

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 40, 2me année

J. M. J.

9 Octobre 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
adéquate à la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

—:o:o:—

SOMMAIRE

Dilexit. Il aime	A. GAUDEFROY.
La vie à la Trappe	<i>Le Spectateur.</i>
L'Association des familles	O. M. I.
Science domestique	DOMUS.
De Rome à Montréal : Par-ci, par-là	J.-B. PROULX, Ptre.
La Seconde Mère	H. G.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA

135
153

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et a l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

-:):(-

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.26
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1^{er} janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

DILEXIT. IL AIMA !

(Pour la FAMILLE)

Où, que l'on puisse un jour graver sur cette tombe
 Où génie, or, grandeur, tout avec nous succombe,
 Dilexit ! Il aima le vrai, le bien, le beau,
 Tout ce qui les reflète et survit au tombeau :
 L'infinité des mers, les voix de la nature,
 Des poètes ailés la sublime envergure,
 L'homme, ses grands instincts, ses élans généreux,
 Tout ce qui l'ennoblit et le rend plus heureux,
 Allège son fardeau, fait cuire l'espérance
 Et jaillir le bonheur du sein de la souffrance,
 Ainsi qu'au froid silex on arrache le feu,
 Dilexit, il aima par-dessus tout son Dieu !
 Dilexit ! un amour du ciel et de la terre,
 Voilà l'ange gardien, l'étoile tutélaire
 Qui, sur la route obscure où mène le destin,
 Pour chacun de nous brille au sein d'épais nuages,
 Phare éclairant l'écueil et les sombres passages,
 Dilexit ! ce mot seul ici-bas n'est pas vain !

A. GAUDEFROY.

LA VIE A LA TRAPPE

Les personnes du monde qui vont visiter un monastère de Trappistes s'attendent à ne rencontrer que des gens tristes et abattus par les austérités ; elles sont fort étonnées à la vue d'une réunion de cénobites aussi heureux qu'austères, et dont l'air, la sérénité, tout le maintien annoncent la joie intime et profonde que le monde ne peut donner. Quel est le secret de cette paix et de cette joie intérieures, c'est en visitant le monastère que nous le saurons. En entrant, le portier, se prosterne aux pieds des visiteurs en disant : *Benedicite*, ensuite il les conduit dans un parloir où ils peuvent s'instruire, en attendant les religieux qui seront chargés de les conduire, de la conduite qu'ils devront tenir dans cette maison de prière.

Sur les murs on voit reproduites différentes sentences de l'Écriture, relatives au silence, à la mortification et à la prière. Sur une pancarte on lit : " Nous supplions les personnes que la divine Providence conduira ici de bien vouloir se conformer aux avis suivants et d'éviter la rencontre autant que possible, des religieux occupés au travail. Si on a besoin de quelque chose s'adresser au Père hôtelier, et non aux autres Pères qui sont tenus au silence rigoureux. Si on apercevait un religieux qu'on a connu dans le monde, il faudrait bien garder de se faire reconnaître, quand même ce serait son fils, son frère..... On doit observer le silence et dans les lieux où l'on peut parler, on le fait en peu de mots et à voix basse." Les religieux étant arrivés se prosternent devant le visiteur, le conduisent à la chapelle pour adorer le Saint-Sacrement. Après, on les confie à l'hôtelier. L'entrée du monastère est interdite aux femmes. A table, on sert maigre toute l'année ; par exception, on est admis au réfectoire de la communauté. Il y a à la Trappe deux espèces de religieux : les religieux de chœur, et les frères convers. Tous ne se donnent que le titre de frères. Il y a des aspirants, des novices et des familiers. Les aspirants sont ceux qui demandent à être admis au noviciat ; les novices sont ceux qui veulent devenir,

après épreuves, pères ou convers ; les familiers sont ceux qui se donnent à la maison, sans se lier par aucun vœu. Il n'y a pas de récréation à la Trappe. Voici l'ordre de la journée : Le lever à une heure et demie les jours ordinaires ; une heure plus tôt les jours de fêtes et les dimanches. L'office de la nuit dure depuis le lever jusqu'à quatre heures. A quatre heures jusqu'à cinq, temps libre. A cinq heures prime et chapitre jusqu'à six heures et demie. A sept heures et demie, tierce et la grand'messe jusqu'à neuf heures. A neuf heures, travail jusqu'à onze heures et demie ; puis sieste jusqu'à midi. De midi à deux heures, travail ; ensuite none jusqu'à deux heures et demie. A deux heures et demie, dîner ; ensuite temps libre jusqu'à quatre heures et quart. Alors vêpres et temps libre jusqu'à six heures ; puis complies et le salut jusqu'à sept heures, heure du coucher. Le Trappiste couche sur une planche, et non dans son cercueil, comme on le croit généralement. La communication des idées quand elle est nécessaire se fait par signes dactylogiques. Des légumes cuits à l'eau et au sel, huit onces de pain bis et de l'eau pure, voilà le dîner des religieux. En carême, il est retardé jusqu'à quatre heures ; en temps ordinaire, il y a le soir une collation où l'on sert quatre onces de pain, un peu de fromage et quelques pommes de terre. Avec ce régime, la plupart des religieux ont une santé robuste et vivent longtemps. On chante le soir le *Solve Regina* d'un grand effet. On s'endort en récitant le *Miserere*, et on meurt pour aller au ciel.

Le Spectateur.

Madame de Montmoréncy apprenant la mort de son mari, dit à Dieu en versant des larmes : "Seigneur, je n'aimais que lui ; vous me l'avez ôté, afin que je n'aime que vous."

Les hommes sont comme les vins : en vieillissant, les bons s'améliorent, les mauvais s'aigrissent.

L'ASSOCIATION DES FAMILLES

NOTIONS PRELIMINAIRES

ARTICLE II.

Origine, Approbation et progrès.

De l'Association des Familles.

L'*Association des Familles* doit son origine à un concours de circonstances qu'il serait inutile de rappeler. D'ailleurs, pourquoi chercher parmi nous le fondateur d'une œuvre ou d'une pratique aussi ancienne que le monde chrétien ? L'*Association* n'a fait que donner à un usage autrefois universel, une forme spéciale et saisissante, afin d'y ramener les familles de nos jours. Le vrai, le seul fondateur de l'œuvre, en elle-même, est Celui qui a fondé la famille humaine, au sein de laquelle il devait un jour prendre sa place, qui lui a dit par la bouche du prophète : *Je ferai avec vous un pacte d'union éternelle* (1). (L'image, cachet de l'œuvre au foyer domestique, porte ce titre). C'est Celui qui pour la restauration de la société a fondé la Sainte Famille, lumière et salut du monde, *source de bénédictions pour toutes les familles de la terre* (2). C'est Celui qui a dit : *Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux*. Or, comme c'est la prière qui met les membres d'une famille en rapport avec Jésus, et le retient parmi eux, le but, la forme, la pratique de l'œuvre, tout était d'avance et, en quelque sorte, divinement indiqué.

Telles furent les idées qui firent concevoir l'*Association des Familles*, en 1858, à Lyon-Fourvière, et la firent publier, en 1861, d'abord à Clermont-Ferrand. C'est de là qu'elle revint en mars 1869, fixer son siège à Lyon.

L'Eglise qui a mission pour reconnaître les œuvres de Dieu, n'a pas tardé à encourager et bénir l'*Association*. Les premières approbations donnés à cette œuvre vinrent des évêques d'Italie. Bientôt après, LL. EE. les Cardinaux de Lyon, de Cambrai, de Toulouse et d'autres prélats français en grand

nombre, l'approuvèrent à leur tour, non seulement parce qu'elle favorisait toutes les pratiques de dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, au cœur immaculé de Marie et à Saint-Joseph, mais encore et surtout parce qu'elle rétablissait dans les familles l'usage si précieux et partout si recommandé de la prière du soir en commun. Enfin le Saint-Siège vint, en 1870 et 1890, couronner et confirmer toutes ses approbations par la sienne, en donnant les lettres ci-dessus.

Cette œuvre n'était pas encore fortifiée par de tels encouragements lorsque, à peine publiée, elle eut le bonheur de rencontrer des missionnaires qui la comprirent et s'en firent les premiers promoteurs. Dès lors l'*Association* commença à se propager plus rapidement dans les paroisses, tantôt par l'initiative de ces missionnaires, tantôt par celle des curés eux-mêmes,

En 1879, elle était établie en France dans 50 paroisses comprenant, dans leur ensemble, environ 10,000 familles *associées* dans les diocèses de Grenoble, de Lyon, de Viviers, de Clermont-Ferrand, du Puy, de Cambrai, etc.

Aujourd'hui, fin mars 1892, elle est introduite dans presque tous les diocèses de France où elle compte 800 établissements et plus 650,000 familles *associés*.

En 1878, l'*Association des Familles* forma un centre général, à Trevi-Umbria, sous la direction des *Missionnaires de la Sainte Famille* dont la *Société* venait d'être fondée à Spolète.

En 1880, l'Espagne accepta l'*Association* avec un vif intérêt. Ce fut un fervent catholique, riche et puissant libraire de Barcelone, qui la fonda dans sa patrie et mit ses presses et sa revue (*El Propagador*) au service de cette Oeuvre.

Le nombre des familles *associées* dans ces deux contrées s'élève à des centaines de mille.

O. M. I.

Ne plaisantez jamais qu'avec des gens d'esprit,—disait fort sensément Pope.

Travaillez sans cesse à rendre votre piété raisonnable et votre raison pieuse.

SCIENCE DOMESTIQUE

NETTOYAGE DES COUCHETTES

(Traité de l'anglais pour la FAMILLE.)

Quand on fait le nettoyage d'une maison, surtout dans une grande ville, il faut avoir soin de démonter les couchettes, d'en laver toutes les parties, et de les essuyer ensuite avec des linges mous, pour les assécher. Il faut ensuite saturer de térébenthine ou d'acide carbolique (affaibli par un peu d'eau), les bouts des planchettes qui forment le fond de chaque couchette, au moyen d'une brosse. Appliquez de la peinture à toutes les parties de l'assemblage servant de support aux planchettes.

PLANCHERS TEINTS et PRÉLARTS

Il est inutile de balayer un plancher teint avec un balais rude, à cause de la poussière qui y reste. Servez-vous d'une brosse molle avec un long manche ou d'un balais enveloppé dans un sac de laine de Canton. Ce dernier fonctionne bien, mais il faut le secouer souvent pendant que l'on s'en sert. Le mieux, serait d'essuyer le plancher seulement avec un linge mou, tous les jours. Pour le polir, servez-vous de térébenthine et de cire d'abeilles. Pour rafraîchir le coloris des teintures, frottez-les de temps à autre avec de l'huile de lin, blanche.

Ne vous servez jamais de savon pour les planchers teints ou pour les prélaris. La meilleure manière de nettoyer ces derniers, est au moyen d'un morceau de vieille flanelle, imbibée de lait de beurre et d'eau.

DOMUS.

Un fleuve de parole n'annonce qu'une goutte d'esprit.

THÉOCRITE.

Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir.

CHAPITRE VI.

DE VESTON A PARIS

Mercredi 23 juillet.—En route pour le Mans. Je ne ferai que toucher Nantes, sans y arrêter. Après ma messe ce matin, M. le Curé Marigny m'a envoyé conduire à la gare que je quitterai à 8 heures moins dix minutes. Hier soir j'ai donné la bénédiction du S. Sacrement. A cet exercice comme à la messe de ce jour, j'ai prié pour mes ancêtres français et canadiens : quelle agréable surprise pour eux, si par hasard, ils étaient en besoin de secours !

A 8 heures 25, je quittais Nantes, et remontais la belle vallée de la Loire, à 10½ j'étais à Angers. J'ai visité ces deux villes il y a cinq ans. Passant dans le voisinage de La Flèche, où vivait un des principaux promoteurs de l'œuvre de Montréal, M. le Royer de la Dauversière, j'atteignis le Mans à midi. Je me fis conduire à l'Hôtel du Saumon, où je logeai il y a cinq ans passés ; j'y habite la même chambre, qui a une belle vue sur la place des Halles.

Après diner, je gagnai la Préfecture pour y faire des recherches, on me renvoya à la Mairie. Là, presque en arrivant, je tombai sur l'acte de baptême de notre aïeul à la cinquième génération, ainsi conçu : 1631, mais le onzième a été baptisé Gilles fils de François Lozon et L.....? Parrain Paul Lozon, marraine Martine Bona !

A 4 hrs. 50 je prenais le train local de Nantes, et je débarquais à la gare de Vertou à 5 hrs et 35. Cette station est à une demi-lieue du village. Pas une voiture à l'arrivée du train. Je dis à la femme qui tient le bureau : "Madame, puis-je avoir une voiture dans le voisinage pour me conduire à Vertou—M. Bastard à un cheval, peut-être vous conduira-t-il—Où reste M.

Quand cette lettre vous parviendra, je serai sur mer ; priez pour moi.

J'arriverai à Montréal probablement le mardi. Comme je

devrai aller voir d'abord Mgr Fabre qui sera peut être absent de la ville, comme j'irai de suite rencontrer le cardinal Tasche-
reau, je ne pourrai me rendre à St-Lin que le samedi. Je serais
heureux que vous veniez me rencontrer à Montréal, ma chère
mère, et vous passeriez la journée chez Adéline. Je vous télé-
phonerai de New-York. Au revoir ! que Dieu vous conserve !

A 9 heures $\frac{1}{2}$ départ pour Adon. A midi je débarque à
Gien. Madame et mademoiselle Rameau sont là avec leur
voiture. Une heure et demi après, nous arrivons à la maison,
dans une campagne solitaire, entourée de bois, de prairies et de
champ de blé. Long repas et longue conversation dans le
salon. Promenade avant souper à travers la ferme qui a plus
de quatorze cents arpents. De retour pour souper, nous trou-
vons Mgr Labelle qui s'est fait amener de Gien par un cocher.
Coucher à minuit.

Mardi, 29 juillet. — Départ de Mgr Labelle à 10 heures
pour Orléans. Toujours distrait il emporte mon chapeau. Il
n'y gagne pas, le sien vaut mieux que le mien. Journée de
repos, de lecture et de conversation. Après souper nous allons
tous ensemble faire une promenade dans le bois.

Mercredi, 30 juillet. — A 11 heures Madame et Mademoi-
selle Rameau viennent me conduire à Nogent pour prendre le
train sur Paris. Je leur fais mes derniers adieux à midi. Tout
ce monde vous envoie leurs compliments.

Je vous écris dans le train. Je coucherai à Paris et je par-
tirai demain matin pour Rouen, et demain soir ou vendredi
matin je serai au Havre. Je me rends une journée avant le
départ, pour voir à mon bagage qui doit être rendu là depuis
plusieurs jours. Ces feuilles arriveront peut-être après moi
par voie d'Angleterre. N'importe ! je n'aurai pas passé une
seule journée sans vous écrire. Ce vous est une preuve que je
ne vous oublie pas. Au revoir. Venez me rencontrer à Montréal-

J.-BTE. PROULX. Ptre.

LA SECONDE MERE

XXI

(*Suite*)

L'absence de vie commune, qui aurait pu favoriser Yveline, puisque l'élément de l'habitude, qui entre pour une si forte part dans toutes les actions, était ici hors de cause, se tournait au contraire contre elle ; le prompt mariage de la jeune fille achevait la scission commencée dès le berceau, en la donnant à un autre sans qu'elle eût jamais appartenu à son père.

Cependant, si ce mariage avait été simplement affaire de convenance ou d'amitié, Richard eût pu se sentir plus mélancolique que mécontent ; mais un mariage d'amour ravivait toute la jalousie latente, et un mariage romanesque, avec un inconnu !...

Odile, en examinant ainsi la question, se sentit prise de peur ; et, dès les premiers mots, Richard s'aperçut que les choses allaient beaucoup plus loin qu'elle n'avait eu l'intention de le lui faire savoir d'abord, se réservant de lui apprendre le tout par degrés. Malgré la diplomatie que lui attribuait Mme Brice, et qui consistait simplement en une grande douceur, mêlée à une inaltérable patience, Odile ne savait guère dissimuler, et l'interrogation directe de son mari la contraignait à la plus entière franchise.

— Qu'est-ce que cette sottise histoire ? dit Richard lorsqu'il connut le secret d'Yveline ; un amour romanesque ? Cela ne ressemble guère à ma fille ! Je la croyais beaucoup trop légère et superficielle pour se coiffer d'un jeune homme pauvre ! C'est du roman, cela, ma chère Odile, pas autre chose. Certes, je n'approuve pas Mme de la Rouvéraye d'avoir machiné un mariage sans nous en parler ; mais vous me permettrez de ne pas prendre au sérieux cette ridicule équipée. La plus charitable supposition que l'on puisse faire, c'est que ce monsieur a besoin d'une dot pour s'établir, et que...

— Richard, dit doucement Odile nous ne le connaissons pas ! ne pensez-vous point qu'avant de le condamner, il serait peut-être bon de le mieux connaître !

— Tout ce qu'il vous plaira, ma chère ; mais je vous en supplie, n'encouragez point Yveline dans de telles idées. Vous êtes deve-

nues amies bien vite, ce me semble ? D'où vient ce prompt revirement ?

Odile sentit tout son sang affluer à son pauvre cœur troublé. Il était là, le vrai danger, le piège tendu par un destin méchant à sa tendresse d'épouse ! Elle n'avait pas songé qu'inévitablement, avec son naturel jaloux, Richard serait mécontent de n'être pas le premier dans le cœur de sa fille, si jamais elle devait leur revenir. Il n'avait point pris alarme de l'affection d'Edme, parce que le petit garçon l'avait adoré jadis, et qu'il n'avait jamais envisagé la possibilité d'un changement, mettant jusqu'à sa tentative de suicide sur le compte d'une tendresse exaltée, irritée d'être méconnue ; mais pour Yveline, son joyau, le trésor de sa jeunesse, son enfant bien-aimée, c'était bien différent ; si elle devait aimer quelqu'un dans la maison paternelle, ce ne pouvait être que lui.

Odile comprit alors l'énormité de sa méprise. Mieux avisée, elle eût conduit Yveline à son père, laissant à celui-ci le plaisir de voir s'ouvrir le cœur de son enfant et d'en être la providence. Il était trop tard maintenant, il ne fallait plus songer qu'à tirer le meilleur parti possible d'une situation mauvaise.

— Mon ami, dit-elle, cette enfant est arrivée ici toute bouleversée ; vous n'étiez pas là... j'ai fait ce que vous auriez fait à ma place... et puis, un père, vous le savez, pour une jeune fille, c'est toujours plus effrayant qu'une... une femme.

Elle n'avait pas osé dire une mère, de peur d'exciter la jalousie redoutée. Elle avait bien fait, Richard se radoucit un peu.

— Nous verrons cela à loisir, dit-il ; mais je vous préviens, avant d'aller plus loin, que je considère cette belle histoire d'amour comme un conte bleu, et que je suis décidé d'avance à ne pas y accorder la moindre attention. Dans cinq ou six semaines, aurons Yveline avec nous, vous la mènerez dans le monde, et nous verrons bien si cet amour tient contre deux ou trois grands bals !

Odile soupira ; elle savait que son amour à elle avait bravé les épreuves ; mais tous les cœurs ne sont pas faits de même ; peut-être Yveline oublierait-elle son rêve de prime jeunesse...

Richard, devant sa pensée, et honteux d'avoir laissé transparaître sa jalousie paternelle, attira tendrement sa femme à lui.

— Vous, ma chère Odile, dit-il, vous étiez faite d'une autre essence... L'éducation de Mme de la Rouveraye ne peut pas donner de

bien brillants résultats... Si elle avait été dans vos mains dès l'enfance, c'eût été autre chose !.....

Il soupira profondément, et, par une bizarrerie du cœur humain, il sentait sans s'en rendre compte qu'Odile, en élevant Yveline, ne lui eût donné aucune jalousie, mais seulement de la reconnaissance.....

— La vie est triste, ma chère femme ! conclut-il en laissant aller la main qu'il venait de baiser.

Helas ! Odile le savait bien !

Il fut convenu que, provisoirement, rien ne serait changé ; M. et Mme Richard iraient le jeudi suivant à la Rouveraye, pour y rencontrer M. de Présances, qui, pensaient-ils, ne manquerait pas de s'y trouver ; on pourrait aussi voir son attitude, et s'assurer de son extérieur, tout au moins.

On attendrait aussi que Mme de la Rouveraye parlât elle-même de sa tentative matrimoniale, avant d'y faire allusion.

Ce fameux jeudi était attendu par Yveline avec d'incroyables battements de cœur ; elle éprouvait un véritable besoin de voir Georges, de rencontrer ses yeux, de s'assurer qu'ils étaient les mêmes, qu'elle n'avait pas rêvé.....

A mesure que les heures s'écoulaient et que les visiteurs se succédaient, Yveline devenait plus nerveuse, quoique le beau Varcourt, averti par sa protectrice, se fût bien gardé de paraître ; Odile, qui observait la jeune fille du coin de l'œil, après un examen de tous les hommes présents, s'était assurée que l'élu ne s'y trouvait pas, lorsqu'un mouvement l'avertit de faire attention. Mme de Présances et Berthe venaient d'entrer, et Yveline avait couru au-devant d'elles, dans le premier salon.

— Comme vous venez tard ! dit-elle à la "chère cousine". Et votre fils ?.....

— Il ne viendra pas, répondit doucement la pauvre mère.

Elle avait voulu prendre une apparence indifférente ; mais lorsqu'elle sentit les yeux d'Yveline plonger dans les siens, elle ne put se contenir, et des larmes montèrent à ses cils.

— Il n'est pas malade ? demanda Yveline d'une voix altérée.

— Non, il est occupé.

Mais le regard disait clairement : " Il est malheureux, et vous ne le verrez plus jamais ! "

— Est-ce qu'il sera toujours occupé ? demanda Yveline avec un sourire qui voulait être agréable, mais qui tirait étrangement les traits de son visage.

— D'ici longtemps, je crains qu'il ne soit très pris, répondit Mme de Présances avec un grand effort. Il m'a chargé de l'excuser ; je ne crois pas qu'il soit libre avant votre départ pour Paris...

— Oh ! fit Yveline blessée dans son jeune amour, et doutant d'elle-même. Il a donc bien peu d'amitié pour nous qu'il ne peut nous sacrifier même dix minutes, le temps d'une visite...

Mme de Présances leva sur elle un regard qui disait tout : le chagrin de la mère affligée dans son enfant, la fierté craintive de la femme pauvre qui craint d'être méconnue, l'affection pleine d'admiration pour la jeune fille aimée de ce fils adoré... Et Yveline comprit que ce n'était point par indifférence que Georges avait voulu rester éloigné.

Un peu de souffrance et beaucoup d'orgueil firent monter à ses joues un carmin si vif qu'Odile s'en aperçut. Quittant sa place, elle s'approcha ; Yveline fit la présentation avec un aplomb surprenant, fruit de l'usage.

— Mme de Présances, Mlle Berthe de Présances, Mme Richard Brice, ma seconde mère.

Les femmes se saluèrent.

— Monsieur votre fils vous a accompagnée ? demanda Odile avec grâce.

— Mon fils est très occupé ; d'ici plusieurs semaines, il sera obligé de se consacrer entièrement à ses malades... il m'a priée de l'excuser... Mais, pardon, j'aperçois Mme de la Rouveraye...

Avec un léger salut, empreint de dignité, la parente pauvre passa dans la pièce voisine, laissant Odile pleine de respect pour tout ce qu'elle venait de deviner.

Yveline était restée consternée, et ses yeux interrogeaient Mme Richard avec inquiétude.

— Cela vaut mieux ainsi, ma mignonne, dit celle-ci avec une légère caresse de la main sur les beaux cheveux dorés, et elle la quitta.

Richard fut moins satisfait que sa femme de l'absence de Georges de Présances.

— C'est peut-être un stratagème pour se faire désirer, dit-il.

— Oh ! mon ami, vous voyez par trop le côté noir des choses ! fit Odile, secrètement attristée.

— C'est que je connais la vie ! répondit-il.

Cependant, lorsqu'il vit l'absence de Georges se prolonger, il fut forcé de convenir qu'un homme désintéressé n'eût pas agi autrement ; il ne s'en inquiétait guère, d'ailleurs, convaincu que sa fille n'y pensait plus ou n'y penserait bientôt plus. Odile n'était point si tranquille. Elle attendait avec une impatience un peu fiévreuse la fin des vacances, qui lui semblaient éternelles.

Mme de la Rouveraye n'avait plus fait la moindre allusion à son protégé ni à aucun mariage ; elle avait été si complètement vaincue sur ce terrain par sa petite-fille, que la lutte était d'ailleurs impossible. Il y avait encore en elle autre chose que le dépit, compagnon ordinaire d'un échec : il y avait un chagrin très réel, celui de s'apercevoir qu'après dix-huit années de soins, elle n'avait pas su s'assurer le cœur d'Yveline, pas plus qu'elle n'avait su pénétrer ce jeune caractère.

Les événements actuels lui avaient révélé une Yveline inconnue, toute différente de l'aimable jeune fille qu'elle avait cru pétrir et modeler suivant ses désirs.

Parfois, elle était tentée de l'accuser de duplicité ; puis, en réfléchissant mieux, elle comprenait que le caractère réel, étouffé sous un voile de convenances extérieures, n'avait jamais eu occasion de se manifester. Ceci lui donnait pour l'avenir les plus vives inquiétudes, car Mme de la Rouveraye n'était pas loin de considérer toute originalité comme une difformité. Instruite et intelligente elle-même, elle ne voyait pas la nécessité pour les autres d'une instruction et d'une intelligence plus que moyennes, — et sa moyenne n'était pas élevée. Avec de telles idées, le développement d'une personnalité était de tout au monde ce qui devait l'effrayer le plus dans sa petite-fille.

Elles vivaient désormais côte à côte, sans se parler autrement que pour les choses de la vie courante, et certainement sans se comprendre, la grand'mère avait peur de ce qui se passait dans l'âme de l'enfant, et celle-ci blessée qu'on eût voulu disposer si légèrement de sa vie.

Cette situation douloureuse offrit au moins un grand avantage : la séparation, tant redoutée de Mme de la Rouveraye, fut presque une

délivrance ; de fait, la séparation était consommée depuis la fuite d'Yveline aux Pignons.

Quand on a tendrement aimé un être, l'eût on d'ailleurs mal aimé, et que cet être vous échappe, non seulement on n'éprouve plus aucun bien de sa présence, mais cette présence jadis si chère vous devient bientôt une gêne ; c'est cette gêne que ressentait la grand'mère. Quant à Yveline, elle ne pouvait pardonner ni le tort de Mme de la Rouveraye, ni le sien propre ; il faut une certaine grandeur d'âme pour n'être pas mal à l'aise près de quelqu'un qu'on a offensé ; cette grandeur, Yveline devait l'obtenir plus tard, elle ne l'avait pas encore.

XXII.

En novembre, toute la famille devait rentrer à Paris ; Mme de la Rouveraye prétextait un rhume pour s'abstenir de ce voyage, préférant remettre sa petite-fille aux mains des parents dans la tranquillité des Pignons. La veille du jour où Yveline devait quitter la maison, elle demanda à faire quelques visites chez des compagnes d'enfance, habitant les environs. Mme de la Rouveraye y consentit volontiers, et lui donna pour compagnie son ancienne nourrice, qui devait l'accompagner à Paris en qualité de femme de chambre. Cette femme, beaucoup plus dévouée à la grand'mère qu'à la jeune fille, serait le lien qui, par la pensée de l'aïeule, rattacherait Yveline à son ancienne demeure.

Une demi-douzaine de visites furent faites de la façon la plus banale, sans amener autre chose que la dépense d'une après-midi d'automne. Mais, au moment de reprendre le chemin de la Rouveraye, Yveline dit au cocher :

— Allez à la Maisonnette, chez Mme de Présances.

— Mais, fit la nourrice, ce n'est pas sur notre liste.

— Grand'mère n'y aura pas pensé, répondit la jeune fille avec assurance ; je ne peux pas partir sans avoir embrassé ma cousine Berthe, et puis, c'est sur la route.

Il n'y avait rien à répondre à cela, et la nourrice ne fit plus d'objections.

Lorsque le coupé s'arrêta à la Maisonnette, Yveline descendit, en disant à son escorte :

— Inutile que tu m'accompagnes, je ne fais qu'entrer et sortir.

Tranquille, le cocher s'accota dans l'angle de la voiture, les

pieds sur la bouillotte. Mlle Brice entra dans la maison.

Berthe et sa mère travaillaient à la lumière d'une petite lampe. Il était bien simple, bien pauvre, ce petit intérieur où Yveline avait rêvé de se voir assise ; elle en eut le cœur serré, non pour elle, mais pour les hôtes de cette demeure.

On ne la reconnut pas d'abord, la paysanne qui lui avait ouvert ignorant absolument qu'on annonce les gens dans les maisons convenables. Mais lorsque sa haute stature et son joli visage furent plus près de la lampe, Berthe poussa un cri.

—Yveline Brice ! s'écria-t-elle. Comment, c'est vous ?

A ce cri, la porte de la pièce voisine s'était ouverte, Georges parut sur le seuil.

Il la reconnut toute de suite, lui ! Il ne l'avait jamais vue que nu-tête, en robe légère ; mais la toque de plumes et la jaquette fourrée ne la transfiguraient pas à ses yeux !

Pendant que les deux femmes revenues de leur surprise offraient une chaise à la nouvelle venue, il la regardait, se demandant s'il devait rentrer dans son cabinet de travail avant qu'elle l'eût aperçu, ou bien s'il pouvait jouir de la joie inattendue que le ciel lui envoyait. Pas un instant il ne songea qu'elle fût venue pour lui, et pourtant, Dieu sait que ce n'était pas pour autre chose !

Pendant qu'il hésitait, elle leva les yeux et le vit. Aussitôt, elle se leva et vint à lui.

—Monsieur Georges, dit-elle d'une voix dont le timbre clair venait de se voiler, il y a longtemps que nous nous sommes vus..... J'espère que ce n'est pas ma faute.

Elle lui tendait la main ; il la prit, et soudain la pressa plus fort qu'il ne le voulait. Le teint rosé, avivé par le froid et l'émotion, blémit tout à coup, et elle fit un léger mouvement. Il laissa tomber sur-le-champ la main qu'il avait serrée.

—J'avais beaucoup à faire, mademoiselle, dit-il d'un ton froid.

Mme de Présances les regardait, effrayée de ce qu'ils pourraient se dire, écrasée sous le poids de la responsabilité qui lui tombait sur les épaules, et n'osant prononcer une parole.

Yveline avait repris son calme apparent.

—Je suis venue, dit-elle, prendre congé de ma chère cousine et de Berthe : demain, je pars pour Paris avec mes parents.....Je voulais leur dire adieu.....car je serai longtemps absente.

—Jusqu'à l'été prochain ? demanda Mme de Présances.

Yveline fit un geste indifférent,

— Qui sait ? Bien plus longtemps peut-être !

Un silence glacial suivit. Malgré son empire sur elle-même, la jeune fille sentait son courage l'abandonner. Faudrait-il s'en aller sans rien savoir ? C'était alors renoncer à son rêve, se briser volontairement le cœur..... Et s'il l'aimait, pourtant ? Une idée lui vint :

— Savez-vous, Berthe, que j'ai une grande amie, depuis peu ?

— Vraiment ? qui est-ce ?

— Ma belle-mère.— ma seconde mère, veux-je dire. Je ne la connaissais pas.... Elle est aussi bonne qu'elle est belle, et j'ai en elle quelqu'un sur qui je puis compter ; elle m'aidera dans tout ce qui pourra assurer mon bonheur. Vous n'avez pas l'air de le croire, monsieur ?

— J'en suis pourtant convaincu, mademoiselle, et comme tous ceux qui vous portent intérêt, je m'en réjouis pour vous.

— Vous la connaissez ?

— Je n'ai pas cet honneur.

— Je l'ai vue, se hâta d'ajouter Mme de Présances : elle m'a paru bien charmante.

— Vous devriez la connaître, monsieur, vous y auriez plaisir, je vous assure.....

Georges s'inclina.

— Je serai heureux de me faire présenter à Mme Richard Brice, si les circonstances le permettent, dit-il ; mais sa vie et la nôtre sont tellement séparées.....

— Pas tant ! mon père aura besoin de vous..... comme député.....

— Ma sympathie lui est acquise de longue date, répliqua le jeune médecin.

Yveline se tourna vers Berthe.

— Vous viendrez nous voir à Paris ? dit-elle.

— Hélas ! quand irons-nous à Paris ? Jamais peut-être ! cela coûte si cher ! Et qu'y ferions-nous ?

La tête tournait à Yveline, et son cœur lui faisait horriblement mal. Quoi ! on repoussait d'elle, dans cette maison, tout, l'influence, la main tendue ! Faudrait-il s'en aller sans emporter même un brin d'espérance ? Son cœur brisé monta à ses lèvres, et elle ne put contenir un sanglot.

— Vous ne voulez rien de moi, alors, dit-elle à la "chère cousine", ni l'amitié de ma seconde mère ni la mienne..... C'est donc adieu pour toujours qu'il faut vous dire ? Et moi, je vous aimais.....

LE COUVEN'T

Abonnez vos jeunes filles à cette petite revue. 25 cts par année !
S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

— (o):—

320 PAGES, BELLE RELIURE, L'EXEMPLAIRE 75 CENTIMS

— En vente au Collège Joliette. —

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centims
relié 60 centims, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que
620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cire les fleurs naturelles, tra-
vaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valentin-
nes, Malines e Duchesse. Visite sollicitée.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMOXYMS et les HOMOXY-
NES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 cen-
tims, relié 50 centims.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces
deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la
FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire
broché pour 15 centims, et l'exemplaire relié pour 25 centims, franc de
port.

S'adresser à F. A. Baillairgé, Ptre.

P.S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

L'ÉTUDIANT

Abonnez-vous à L'ÉTUDIANT. Il traite particulièrement des questions
actuelles. S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

L'ASSOCIATION DES FAMILLES

POUR LA

PRIÈRE DU SOIR EN COMMUN

“ÉTUDE”

OFFERTE A MM. LES CURÉS ET MISSIONNAIRES

PAR LE PROMOTEUR

EGLISE SAINT-SAUVEUR, QUÉBEC

MM. les Curés de Trois-Rivières et de Nicolet doivent s'adres-
ser à M. de CARUFEL, libraire, à Trois-Rivières, pour
les images (Cachets de l'Association) et pour
cette “Étude.”

VOUS QUI ÊTEZ CHAUVES

Vous dont les cheveux, autrefois NOIRS ou BLONDS, sont devenus prématurément gris, lisez attentivement les témoignages importants qui suivent.

TÉMOIGNAGE DE O. N. FRÉCHETTE, ECR.,
I. ROBITAILLE, Ecr., Pharmacien.
CHER MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations au sujet de votre excellente préparation, le RESTAURATEUR DE ROBSON, dont j'ai eu occasion d'apprécier les effets tout à fait merveilleux. Sur la recommandation d'une personne qui s'en servait, je me procurai une bouteille de ce Restaurateur, pour voir s'il aurait pour effet d'arrêter la chute de mes cheveux qui tombaient rapidement. J'en avais à peine fait cinq à six applications que mes cheveux cessèrent de tomber. Je recommanderai certainement avec plaisir le RESTAURATEUR DE ROBSON à toutes personnes souffrant du même inconvénient.

En n à vous, O. N. FRÉCHETTE,
Représentant la Maison Ira Gould & Fils,
Montréal, 21 Novembre 1890.

TÉMOIGNAGE DE M. LE NOTAIRE U. LIPPÉ,
ST JEAN-DE-MATHA.
Représentant du Comté de Joliette au
Parlement Fédéral.

On fait usage depuis plusieurs années dans ma famille du RESTAURATEUR DE ROBSON pour la chevelure, et l'on se trouve très bien sous tous rapports de son emploi. Non-seulement ce Restaurateur rend aux cheveux pris leur couleur naturelle, mais il en prévient la chute et favorise leur croissance. Suivant moi le RESTAURATEUR DE ROBSON est la préparation *par excellence* pour les cheveux.

U. LIPPÉ N.P.
St Jean de-Matha, 15 Janvier 1886.

TÉMOIGNAGE DE CHARLES TELLIER, ECR.,
MARCHAND, ST FELIX LE VALOIS

Je fais usage, depuis plusieurs années, du RESTAURATEUR DE ROBSON. Cette excellente préparation m'a donné la plus entière satisfaction pour les raisons suivantes :

1o Grâce à son usage, les cheveux recouvrent leur couleur *primitive*. Ainsi mes cheveux, blanchis depuis plus de trente ans, sont revenus *blonds* comme dans le temps de ma première jeunesse.

2o Mes cheveux tombaient depuis longtemps lorsque je commençai l'usage du RESTAURATEUR DE ROBSON. Je n'avais pas encore employé la moitié d'une bouteille qu'ils cessèrent de tomber. Aujourd'hui mes cheveux *tiennent* mieux qu'ils jamais.

Ma femme, qui souffrait du même inconvénient (chute de cheveux), a employé le Restaurateur avec un succès tout aussi satisfaisant.

Mon fils, âgé de vingt-quatre ans, après une maladie de plusieurs mois, voit tomber ses cheveux de manière à lui faire croire qu'il allait devenir tout à fait chauve, quand sur ma recommandation, il se met à faire usage du RESTAURATEUR DE ROBSON, dont l'emploi non-seulement arrête de suite la chute de ses cheveux, mais les fait pousser de nouveau et très vigoureux.

3o En outre de ces qualités ci-dessus mentionnées, le RESTAURATEUR DE ROBSON nettoie la tête d'une manière vraiment admirable. Les peaux sèches disparaissent sans retard....

CHARLES TELLIER.
St Félix de Valois, 19 Mars 1888.

LE RESTAURATEUR DE ROBSON EST EN VENTE PARTOUT
À 50 cts la bouteille.